

---

**UNE GENÈSE DE VIE ENTRE LES LANGUES**  
*français, wallon, grec, latin, néerlandais, allemand, anglais*

**Jenny Gabriel**  
Docteur en Sciences de l'éducation  
Université Paris 8

**Résumé :** Ce texte relate une histoire de vie vue sous l'angle de l'apprentissage des langues natives et étrangères, y compris celles - le wallon, dans cet exemple - auxquelles les hasards de l'histoire n'ont accordé que le statut de « dialecte ». Chacune s'insère dans un contexte marqué par des circonstances sociopolitiques, des contraintes, des souvenirs, des sentiments et émotions qui lui sont attachés. Prendre conscience de la complexité de toute relation personnelle aux langues et langages permet d'acquérir la distanciation nécessaire à une compréhension fructueuse du phénomène.

**Mots-clés :** sauvegarde de la langue, respect de la langue, jouer un rôle, distanciation, ethnocentrisme, contexte.

**A genesis of life between languages**  
*French, Walloon, Greek, Latin, Dutch, German, English*

**Abstract :** This text relates a life story looked at from the angle of native and foreign language learning, including those - the walloon in this example - to which the whims of fate granted only the status of « dialect ». Each language lie within a context marked by socio-political circumstances, restraints, personal memories, feelings and emotions that are bound to it. To become aware of the complexity of any personal relationship to tongues and languages allows the necessary distance to a fruitful comprehension of the phenomenon.

**Keywords :** safeguard of the language, respect of the language, to play a part, distance, ethnocentrism, context.

Je suis née en Belgique, dans un village de la province de Liège. À ma naissance, mes parents étaient tous les deux instituteurs. Le père de ma mère était mineur. Le français est ma langue native. Chez mes grands-parents, tout le monde parlait wallon. Né des restes du latin parlé par les soldats romains, les colons et les marchands, le wallon fait partie de la famille des langues d'oïl. Comme le

français, son cousin, il est issu de l'évolution du bas latin vers le latin vulgaire et le roman.

François 1<sup>er</sup> est responsable du fait que nous parlons français, et non pas normand, wallon, ou d'ailleurs l'une ou l'autre langue d'oc. Il détrône le latin et fait du français la langue officielle du droit et de l'administration en imposant que les documents relatifs à la vie publique du royaume soient rédigés dans sa langue parlée en Île-de-France (Ordonnance de Villers-Cotterêts, 1539).

Toutefois, c'est au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Révolution de 1789 que le français se transforme en langue nationale. Jusqu'à cette époque, il était un « sociolecte » une façon de parler d'une certaine catégorie sociale, en l'occurrence la classe privilégiée de la population. Cependant, dans le monde des lettrés, il ne lui fut pas facile de s'imposer face au latin. Du point de vue de l'historien des langues, *Le discours de la méthode* de Descartes (1637) est un ouvrage révolutionnaire : c'est en effet l'un des premiers essais philosophiques écrits en français. Publié en latin, ce livre fut censuré. Descartes le réécrivit en langue vernaculaire afin que les « élites » le boudent et que les lecteurs qui partageaient ses idées puissent le lire en toute impunité.

En Belgique, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, le wallon resta la langue parlée par la majorité de la population, dans la moitié est, de la Belgique romane, dans une dizaine de villages des Ardennes françaises et dans la ville de Givet. Quelques émigrés de la région de Namur l'importèrent dans le nord-est du Wisconsin (USA) où il est aujourd'hui moribond. Les groupes composant la fratrie wallonne sont parfois si différents qu'ils ne se comprennent pas entre eux. Le bilinguisme wallon-français était une réalité dans la sphère professionnelle, dans le monde syndical et politique ; les conseils communaux se tenaient souvent en wallon.

La situation des autres langues régionales était similaire : à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, moins de trois millions de Français sur vingt-huit parlaient exclusivement la langue nationale. Un siècle plus tard, environ le quart de la population rurale ne la parlait pas encore. Mon grand-père et ma grand-mère étaient allés à l'école jusqu'à l'âge de 9 ans. Ils comprenaient le français et savaient le lire (ils étaient abonnés à deux journaux), mais ne le parlaient guère.

À l'âge de six ans (vers 1910), ma mère, qui était l'aînée, ne voulait pas aller à l'école parce qu'elle ne comprenait pas le français. Elle a toujours parlé wallon avec ses parents et avec ses deux frères, mais parlait français avec sa sœur de dix ans sa cadette. Était-ce pour lui éviter l'expérience douloureuse qu'elle avait vécue à son entrée à l'école ? Peut-être répondait-elle au souhait de leur mère qui tenait à ce que ses filles sortent de la condition ouvrière et, pour cela, les poussait à poursuivre leurs études. Les garçons devaient se débrouiller ; l'un des deux est resté ouvrier.

Mon grand-père mourut de la silicose quand j'avais six ans, mais ma grand-mère eut le bonheur de connaître deux de mes enfants. Nous étions complices, nous nous aimions tendrement, mais elle se moquait de mon accent français lorsque j'essayais de parler sa langue. Aussi lui ai-je toujours répondu en français, si bien que je comprends le wallon beaucoup mieux que je ne le parle.

Mes parents m'emmenaient à Liège assister à l'un ou l'autre des spectacles de marionnettes à tringles qui mettent en scène les vedettes du patrimoine culturel et folklorique liégeois. Tchantchès (Français, en français), un personnage au gros nez et aux joues rouges, portant casquette, foulard, sarrau et sabots, et sa femme Nanesse (Agnès) sont les représentants du bon peuple liégeois et de son esprit frondeur : Tchantchès est fort en gueule, redresseur de torts, défenseur de la veuve et de l'orphelin, toujours assoiffé et célèbre pour son « coup-de-tête empoisonné ». La légende veut qu'il soit né vers 720 entre deux pavés de la rue Roture, au cœur d'un des quartiers populaires de Liège. Dans son univers peuplé des principaux personnages de la « Chanson de Roland », Charlemagne côtoie Napoléon et des personnages de l'actualité plus ou moins récente. La langue qu'ils parlent est un mélange très drôle de français et de wallon, compréhensible seulement par les gens du cru.

Mes parents avaient un collègue et ami qui publiait des poèmes en wallon et militait pour la sauvegarde de cette langue. Grâce à lui, je découvris qu'elle pouvait être autre chose qu'un idiome servant à se faire comprendre ou l'ingrédient d'un jargon destiné à faire rire – ce qui n'était pas entièrement faux : la littérature wallonne qui émergea au début du XVIII<sup>e</sup> siècle était à dominante satirique et bouffonne. Le wallon est une langue chantante et chaleureuse, imagée et riche, notamment en onomatopées : des verbes comme « *sprâtchî* » (écraser) et « *spritchî* » (éclabousser), par exemple, sont éloquents. Le subjonctif y est fréquent et le vouvoiement est de rigueur. (Le « tu » existe, est vulgaire, voire grossier).

Mon grand-père paternel était horloger-bijoutier. La classe sociale à laquelle il appartenait méprisait celle des ouvriers dont pourtant ma grand-mère, son épouse, était issue. Mes grands-parents parlaient wallon entre eux, mais s'adressaient toujours en français à leur fils unique et évidemment aussi à ma mère et à moi. Ainsi, dès mon enfance, la distinction s'établit dans mon esprit entre, d'une part les ouvriers, socialistes, athées, joyeux, généreux, conviviaux, et parlant wallon ; de l'autre, les petits-bourgeois, « libéraux », catholiques, sévères, avarés et francophones. Tous m'aimaient bien, mais à leur façon. De mes grands-parents paternels, je recevais toujours des cadeaux utiles, tandis que ma grand-mère maternelle me donnait des bonbons en cachette de sa fille. Elle fut pour moi une grand-mère de rêve.

Du plus loin que je me souviens, j'étais consciente que la langue n'était pas une simple propriété fonctionnelle, commune à tous les êtres humains, mais un matériau, comme la terre, le bois ou le marbre, que les artisans et les artistes

travaillaient. J'ai toujours aimé les mots. Quand j'étais à l'école primaire, ma mère s'étonnait de lire dans mes rédactions des mots incongrus. Incongrus, peut-être, mais si beaux !

Dans « Claudine à l'école », Colette écrit : « Le mot « presbytère » venait de tomber, cette année-là, dans mon oreille sensible, et d'y faire des ravages. « C'est certainement le presbytère le plus gai que je connaisse... » avait dit quelqu'un. Loin de moi l'idée de demander à l'un de mes parents : « Qu'est-ce que c'est, un presbytère ? » J'avais recueilli en moi le mot mystérieux, comme brodé d'un relief rêche en son commencement, achevé en une longue et rêveuse syllabe... Enrichie d'un secret et d'un doute, je dormais avec le mot et je l'emportais sur mon mur. « Presbytère ! » Je le jetais, par-dessus le toit du poulailler et le jardin de Miton, vers l'horizon toujours brumeux de Moutiers. Du haut de mon mur, le mot sonnait en anathème : « Allez ! Vous êtes tous des presbytères ! ».

De semblables aventures m'arrivaient. Dès l'enfance, j'ai trouvé à l'accent belge une rusticité qui ne me plaisait pas et je n'ai eu de cesse de m'en débarrasser. J'avais sept ans quand mes parents m'ont inscrite à des cours de diction française à l'Académie de musique de notre village, qui clôturait l'année scolaire par un récital de poésie, de musique et d'art dramatique auquel venaient assister nos parents, amis et voisins.

Pendant dix ans, j'ai appris à dire des poèmes, des fables, des textes en prose, et j'ai fait mes débuts au théâtre. De cette expérience, j'ai gardé le goût de la littérature et de sa représentation sur scène. J'ai perdu toute trace d'accent liégeois. Pourtant quand, installée en France, je téléphonais à mes parents, mes enfants riaient en m'écoutant leur parler. Il semble que, par contamination, je reprenais cet accent qui leur paraissait étranger dans ma bouche. Ce phénomène ne se reproduit pas quand je retourne aujourd'hui en Wallonie.

Parfois, un mot wallon s'imisce dans mon vocabulaire. Une « rawète », par exemple. Ce mot signifie un « supplément gratuit » que le client réclame au marchand, et par extension, un petit quelque chose par-dessus le marché. Pour moi, une *rawète* est un petit bonheur supplémentaire qui a un goût de récompense. Je ne peux traduire dans aucune des langues que je connais la connotation concrète et plaisante de ce mot qui renvoie à une gratification moins narcissique que relationnelle.

Marcel Pagnol disait que son accent marseillais était un peu de terre de son pays qui collait à ses chaussures. Certains sont inconsciemment persuadés que se débarrasser de cette terre équivaldrait à renier son identité nationale ou régionale. Des immigrés, qui ont adopté la nationalité du pays où ils vivent et dont ils parlent très bien la langue, conservent parfois comme une relique un accent plus ou moins prononcé. J'ai entendu des apprenants français dire qu'ils se sentaient ridicules lorsqu'ils tentaient d'imiter la façon de parler des Anglais !

Un acteur à qui je donnais des cours fournit un contre-exemple. Pour les besoins d'un film, il avait parfaitement acquis l'accent anglais et maîtrisait le paralangage. Les phrases qu'il prononçait étaient dites avec un tel naturel que les interlocuteurs anglophones ne pouvaient croire que son vocabulaire et sa syntaxe n'étaient pas à l'avenant. Ils avaient l'impression qu'il feignait de ne pas comprendre ou de ne pas savoir parler anglais, et s'en vexaient.

Parler parfaitement une langue étrangère, c'est jouer un rôle : adopter une manière de penser et de s'exprimer inhabituelle ; c'est savoir se distancier d'un univers connu pour s'aventurer dans un autre. L'ethnocentrisme n'est jamais loin : les étudiants américains à qui j'enseignais l'allemand trouvaient « bizarre » que, dans cette langue, le verbe soit placé à la fin des subordonnées. Pourquoi, demandaient-ils, les Allemands ne construisaient-ils pas les phrases comme eux ? Ils me regardaient avec les yeux ronds quand je répondais que les Allemands auraient pu poser exactement la même question et trouver bizarre la façon qu'ont les anglophones de construire les phrases.

Lorsque la seconde Guerre mondiale a éclaté, j'avais cinq ans. Au mois de mai 1940, après « la drôle de guerre », Hitler donna à ses troupes placées à la frontière entre la Belgique et la Hollande l'ordre d'attaquer. Tandis que mon père était « mobilisé », l'annonce de l'occupation de notre territoire par l'armée allemande nous jetait, ma mère et moi, sur le chemin de l'exode avec huit millions de civils belges et français. Les chars mitraillaient, les avions faisaient un bruit d'enfer. Nous marchions en longues colonnes sans savoir où nous allions, où nous dormirions, ni ce que nous allions manger. Sur les routes dévastées, nous croisions des soldats français qui avaient déposé les armes.

À son retour, mon père fit partie d'un réseau de résistance. J'avais peur des soldats allemands qui patrouillaient dans les rues. Ils parlaient une langue rude qui ressemblait à un aboiement. C'est eux qui nous obligeaient à occulter les fenêtres, à faire la queue pour obtenir du ravitaillement ; à cause d'eux, nous devions écouter la radio en sourdine ; de crainte qu'ils ne l'entendent, je ne devais dire à personne qui venait chez nous, et ne surtout pas dévoiler que mon père tapait des tracts. Un jour de novembre 1943, ils sont venus l'arrêter, armes au poing ; ils l'ont fait monter dans un camion et ils l'ont emmené en prison. J'ai vu ma mère pleurer en pensant qu'il allait être fusillé au Fort de Liège, puis qu'il allait mourir dans un camp de concentration. Il en est revenu squelettique, et invalide à jamais. Il disait qu'il avait eu de la chance : à 43 ans, il pouvait s'adonner pleinement à sa passion, la peinture.

Lorsque notre village fut libéré par les Américains, ma voisine et moi, nous avons revêtu la robe rouge, jaune et noire que sa mère, couturière, avait clandestinement confectionnée pour nous, et brandissant des drapeaux, nous sommes allées, avec la foule des villageois, accueillir les chars. Un âge d'or commença pour les enfants. Notre école était occupée par les GI's ; nous étions

en vacances. Un montage de chenillettes avait lieu dans la petite rue où nous habitions. Les soldats nous faisaient monter sur ces engins quand ils allaient les tester. Ils nous donnaient du chocolat dont nous avons été privés pendant toute la guerre, et nos premiers chewing-gums.

Les libérateurs étaient logés chez l'habitant. Un Afro-Américain, père d'une petite fille de mon âge, habitait chez nous. Il me prenait sur ses genoux, et il m'apprenait à parler sa langue. Un jour où j'étais à la boulangerie, des GI's essayaient en vain d'expliquer à la boulangère ce qu'ils voulaient. Je suis intervenue et j'ai traduit. Cet exploit me remplit de joie et je poursuivis avec enthousiasme mon apprentissage de l'anglais. Je demandais à ma mère si les Américains resteraient jusqu'à ce que j'aie 20 ans, l'âge où, pensais-je, une fille pouvait se marier. Ils ne sont pas restés, mais à 23 ans, j'ai épousé un Américain et j'ai enseigné dans un « *college* » de Virginie où n'étaient inscrits que des Afro-Américains.

À mon entrée en sixième, j'avais choisi l'anglais comme première langue étrangère, contrairement à mes camarades qui optaient pour le néerlandais. Le premier jour, je parcourais seule les couloirs à la recherche de la classe d'anglais. Je poussais les portes l'une après l'autre, quand, dans le labo de sciences, je suis tombée nez à nez avec un (vrai) squelette sous sa housse. J'ai eu si peur que je me suis réfugiée dans la classe de néerlandais où étaient les filles que je connaissais.

C'était parti pour six ans. J'ai eu de bons professeurs de néerlandais, de mauvais professeurs d'anglais en troisième, et très peu de cours d'allemand. Avec six ans de latin et quatre ans de grec, je remplissais néanmoins les conditions pour m'inscrire en « Philosophie et lettres, section germanique » à l'université de Liège. À cette époque (1951), les trois langues étrangères enseignées en Wallonie étaient au programme des deux premières années. À l'entrée en troisième année, le néerlandais restait obligatoire et il fallait choisir entre l'allemand et l'anglais.

Quand j'ai annoncé que je prenais l'option de l'allemand, une langue où je n'étais guère à l'aise, tout le monde s'étonna. J'ai expliqué que je parlerais toujours anglais avec plaisir mais si, à ce stade, j'abandonnais l'allemand, je ne maîtriserais pas suffisamment cette langue pour pouvoir l'enseigner. (L'Éducation nationale ne tenait pas compte des « spécialités » dans la désignation des postes). En moi-même, je me disais qu'il fallait que je dépasse l'horreur que les Allemands m'avaient inspirée. Certes, ils ne m'apparaissaient plus comme des ogres, mais j'avais besoin de connaître les nuances de leur langue, leur littérature, leur philosophie, leur art, leur musique pour me persuader qu'ils n'étaient pas des barbares. À vrai dire, un autre argument pesait dans la balance : je préférais le jeune professeur de littérature allemande à la vieille demoiselle qui enseignait la littérature anglaise, d'autant qu'il m'avait accordé sa confiance en acceptant de diriger mon mémoire. Je mis tout en œuvre pour la mériter.

Deux ans plus tard, une bourse d'études en poche, je partais à Vienne pour faire des recherches en vue d'une thèse de doctorat sur le poète autrichien Georg Trakl. En 1956, l'ambiance dans la capitale autrichienne était celle du « troisième homme ». L'occupation de l'Autriche avait commencé en 1945 et le Traité d'État autrichien n'y avait mis fin qu'en mai 1955. Pendant une dizaine d'années, Vienne, incluse dans la zone soviétique, avait été divisée en quatre secteurs d'occupation, avec une « zone internationale » au centre. Beaucoup de Viennois n'avaient pas surmonté un vif sentiment de xénophobie.

Pendant quatre ans, j'ai fréquenté de nombreux étrangers, des Américains, des Grecs, des Yougoslaves, un Parsi et des Hongrois réfugiés après la révolution de 1956. Aucun de nous ne s'est lié d'amitié avec un Autrichien. Dans notre groupe de copains, l'allemand, que presque tous avaient appris sur place, était la langue véhiculaire.

J'admirais l'aisance avec laquelle ils maniaient cette langue dans la vie quotidienne, alors que j'hésitais à prononcer une phrase de crainte de faire une faute de déclinaison. Leur objectif était de communiquer. Peu importait la correction de la langue, l'essentiel était d'être compris. À un cours d'interprétariat auquel j'assistais, le professeur demanda à chacun de nous depuis combien de temps il ou elle pratiquait l'allemand. À ceux qui se contentaient de « communiquer » depuis plusieurs années, il dit qu'ils ne pouvaient espérer parler un jour correctement la langue. La fonction de communication prime et s'impose.

Mes études m'avaient inculqué le respect de la langue. Les débuts de l'apprentissage de l'allemand sont difficiles, mais une fois les bases acquises, tout devient clair. Je m'étais toujours sentie à l'aise avec les déclinaisons et la syntaxe grâce au latin et au grec, et je trouvais amusant la façon qu'avait l'allemand d'assembler les mots comme des briques de Lego. J'avais atteint un niveau suffisant pour apprécier pleinement la beauté de la langue, sa force, sa rigueur, sa clarté. L'allemand incite à la réflexion. Peut-être parce que le verbe se fait attendre jusqu'à la fin des subordonnées. Le fait que l'allemand n'était la langue native d'aucun de nous freinait les progrès qu'une immersion dans un milieu authentiquement germanophone aurait permis. Cependant, j'avais tout le loisir d'apprécier la littérature, la philosophie, la peinture germaniques et surtout la musique.

Peu de temps après mon arrivée à Vienne, je fis la connaissance d'un jeune Américain venu étudier l'art lyrique. Au début, nous parlions allemand ensemble, jusqu'au jour où je me suis souvenue que je connaissais l'anglais. Nous n'avons plus parlé allemand que lorsque nous étions avec nos amis et, plus tard, vivant aux États-Unis, quand nous ne souhaitions pas que nos enfants nous comprennent. Par ailleurs, l'excellent musicien qu'était mon mari a très rapidement appris le français « d'oreille ».

Au début de mon séjour aux États-Unis, je faisais un cauchemar récurrent : je rêvais que j'oubliais le français, mais je ne maîtrisais pas parfaitement l'anglais ; je ne pouvais plus m'exprimer vraiment dans aucune langue. Après quelque temps, ce cauchemar n'est plus revenu. Un jeune homme qui partait pour un long voyage en Orient me confia que ce qu'il craignait le plus quand il serait au loin, c'était de se trouver en situation de ne pas pouvoir exprimer le fond de sa pensée. Quand je vivais en Virginie, il m'arrivait de rêver en anglais. Je n'ai jamais rêvé en allemand pendant les quatre ans que j'ai passés à Vienne.